

LE MONT RUSHMORE

Un énième après-midi, en 1920, une fillette de 6 ans écoutait tranquillement des disques du jazz, vautrée sur le sol dans un bordel de Baltimore. Sa mère pensait que cette musique était l'œuvre de Satan et lui interdisait d'écouter ne serait-ce qu'une mélodie à la maison. L'enfant avait donc proposé à la tenancière de la maison close locale de faire des ménages à une condition : être payée, non pas d'une poignée de centimes comme les autres gamines, mais en heures d'écoute de jazz, seule, allongée sur le sol. Et la petite était déterminée à offrir le même plaisir à d'autres un jour.

Et bien des années plus tard, après avoir été violée, vendue à un mac, plongée tête la première dans l'héroïne pour oublier, cette musique serait toujours là à l'attendre.

C'est ainsi que Billie Holiday est entrée dans la guerre contre la drogue.

**

À l'époque de la naissance de Harry et Arnold, toutes sortes de drogues étaient en vente libre dans le monde. Vous pouviez aller dans n'importe quelle pharmacie et acheter des médicaments à base d'héroïne et de cocaïne. Aux États-Unis, les sirops contre la toux les plus demandés contenaient des opiacés, et une nouvelle boisson baptisée Coca-Cola venait d'être créée à partir de la même plante que celle qui servait à fabriquer la cocaïne. En Grande-Bretagne, les magasins les plus chics vendaient des petits écrins à héroïne pour les *socialites*, ces ladies raffinées de la haute bourgeoisie.

Malheureusement, Harry et Arnold vivaient à une époque où les Américains avaient besoin d'un exutoire contre leur anxiété grandissante. Ils avaient besoin d'une cible physique, tangible, qu'ils pourraient détruire en espérant détruire du même coup la peur d'un monde qui changeait beaucoup plus vite que ce que leurs parents et grands-parents avaient connu. Ils jetèrent donc leur dévolu sur ces produits chimiques. En 1914, il y a un siècle, le pays trouva sa solution : «Détruisez ces produits. Éliminez-les de la Terre. Libérez-vous.»

LA MAIN NOIRE

Harry, Arnold et Billie étaient éparpillés aux quatre coins de ce premier champ de bataille. Ils n'avaient pas le choix, ils se sont battus.

*
**

Quand elle chantait sur scène, Billie Holiday avait les cheveux impeccables et tirés en arrière. Son visage rond brillait sous les lumières, et sa voix était éraillée par le chagrin. C'est ainsi qu'un soir de 1939 elle entonna pour la première fois une chanson qui allait devenir emblématique :

« *Southern trees bear a strange fruit*

*Blood on the leaves and blood at the root**. »

Avant Billie, les seules femmes noires autorisées à monter sur scène – de rares exceptions près – étaient des créatures radieuses, mais dénuées de toute forme d'émotion. Ce soir-là, Lady Day était au contraire une femme noire qui exprimait sa douleur et sa fureur face aux crimes de masse commis contre ses frères du Sud, et leurs corps meurtris qui pendaient aux arbres.

« C'était vraiment courageux, quand on y pense », m'a avoué sa filleule, Lorraine Feather. À l'époque, « toutes les chansons parlaient d'amour. Jouer un morceau dans un hôtel, dont les paroles évoquaient des gens qu'on exécutait, une réalité aussi atroce, aussi cruelle, c'était inimaginable. Ça n'existait pas ». Autoriser une femme afro-américaine à interpréter de telles paroles ? Une histoire de lynchage ? Si Billie l'avait osé, c'est parce que la chanson « résumait tout ce qui avait tué » son père, Clarence, dans le Sud.

Le public l'écoutait, médusé. Des années plus tard, on a considéré cette soirée comme la « naissance du mouvement des droits civiques ». Lady Day reçut l'ordre officiel de ne plus interpréter cette chanson. Elle refusa.

* « Les arbres du Sud portent un fruit étrange / Du sang sur leurs feuilles et du sang sur les racines. »

LE MONT RUSHMORE

Le harcèlement du Bureau des narcotiques dirigé par Harry commença dès le lendemain. Il jouerait un rôle essentiel dans la lente agonie de la chanteuse.

**

Dès son premier jour de boulot, Harry Anslinger fut confronté à un problème, que tout le monde connaissait sauf le principal intéressé : le Bureau des narcotiques était une minuscule agence abritée dans les entrailles du département des Finances à Washington, sur le point d'être supprimé car il émanait du Bureau de la prohibition, qui venait d'être aboli. Ses hommes avaient donc besoin d'une nouvelle mission au plus vite. Harry n'avait pas encore lancé sa croisade contre Billie et il avait face à lui une armée défaite, qui avait passé quatorze années à faire la guerre à l'alcool pour ne récolter qu'une défaite cuisante. Les hommes du Bureau de la prohibition étaient également connus pour être corrompus, vendus, mais Harry était chargé de les diriger pour en faire une troupe capable d'éradiquer définitivement la drogue aux États-Unis.

Et encore, ce n'était qu'un premier obstacle. De nombreuses drogues, dont la marijuana, étaient légales dans le pays. La Cour suprême avait aussi décrété que les personnes dépendantes de drogues plus dures devaient être prises en charge par des médecins, et non par des durs à cuire fédéraux dans le style de Harry. Enfin, avant même qu'il ne s'installe à son poste, son budget avait été diminué de 700 000 dollars. Quel était donc le sens de ce Bureau, quel était son rôle, sa mission ? S'il ne faisait rien, son royaume risquait de sombrer très vite dans les oubliettes de l'histoire de la bureaucratie américaine.

En quelques années, le stress induit par ses multiples efforts déployés pour maintenir son Bureau en vie et pour se tailler un rôle à sa mesure avait précipité la calvitie de Harry et aux dires de son staff, il ressemblait « à ces catcheurs imprimés sur des vieux posters aux couleurs criardes ».

Car Harry avait, depuis le début, une conviction : la seule façon de réagir à l'attribution de moyens trop faibles était de voir grand. C'est ainsi qu'il s'engagea à éradiquer toutes les drogues, partout,

et réussit à transformer, en trente ans, ce bureau miteux et ces hommes défaits en QG d'une guerre mondiale qui allait durer près de cent ans. Il réussit parce que c'était un génie de la bureaucratie, mais surtout parce qu'il y avait dans la société américaine une tendance profonde adéquate aux objectifs d'Harry : une réponse claire et nette aux questions qu'on se posait sur ces produits chimiques.

Depuis qu'il avait entendu le cri chez le fermier, Harry s'était mis en tête d'éradiquer la drogue, mais personne n'imaginait qu'il y arriverait aussi vite, vu son background. Son père était un coiffeur suisse qui avait fui sa montagne natale pour échapper au service militaire. Il avait atterri en Pennsylvanie et fondé une famille de neuf enfants. Mais il manquait de moyens pour scolariser toute la fratrie, si bien que lorsque le huitième, Harry, eut 14 ans, il l'envoya gagner sa croûte dans les chemins de fer. Harry était un gamin déterminé, qui insista pour travailler l'après-midi et le soir afin de continuer à suivre les cours du matin.

Sa meilleure école fut le travail : c'est en posant les rails des trains de l'État de Pennsylvanie qu'il eut le premier aperçu d'un phénomène obscur – qui deviendra l'autre obsession de sa vie. Son job était alors de superviser un large contingent d'immigrants qui venaient d'arriver de Sicile. Or il lui arrivait, écrit-il, de surprendre leurs messes basses et de les entendre évoquer en aparté une entité qu'ils appelaient la « Main noire ».

Dans ses notes, Harry évoque leurs discussions dans un style qui rappelle les romans de *pulp fiction* dont il était fan. Les Siciliens parlaient d'une chose qu'on ne mentionnait pas devant les étrangers. Qu'on ne mentionnait pas non plus devant sa famille à moins d'y être contraint. Qui pouvait vous détruire en un tour de main. Alors... c'était quoi, cette fameuse Main noire ? Les gars refusaient de lui répondre.

Jusqu'au jour où Harry tomba sur un de ses ouvriers, un Italien nommé Giovanni, au fond d'un fossé, le corps criblé de balles. Peu après, le blessé se réveilla à l'hôpital avec Harry à son chevet, impatient d'avoir des explications, mais Giovanni était trop terrifié pour parler. Anslinger passa des heures à le rassurer en lui disant que sa famille et lui étaient en sécurité sous son aile.

Giovanni finit par parler. Il avoua qu'il était obligé de payer pour sa protection un certain Big Mouth Sam, un gros bras membre d'une association appelée la Mafia qui infiltrait les États-Unis en se cachant parmi les immigrants siciliens. La Mafia était responsable de toutes sortes de crimes et de délits, et les hommes qui travaillaient sur les chantiers ferroviaires devaient payer une «taxe de la terreur» : soit ils remettaient l'argent à la Mafia, soit ils finissaient à l'hôpital comme lui, ou pire.

Anslinger alla affronter Big Mouth Sam, un immigrant «trapu, cheveux noirs et épaules de boxeur», et le mit au défi : «Si Giovanni crève, je me débrouille pour qu'on te pende. Pigé?» Big Mouth Sam tenta de se défendre, mais Harry insista : «Si Giovanni s'en sort et que tu continues à le harceler, lui ou un de mes gars, si tu t'en prends à l'un d'eux, je te trucidé de mes propres mains.»

La Mafia devint une obsession chez Anslinger à une époque où la majorité des Américains refusaient de croire à son existence. Aussi incroyable que ça puisse paraître, la position officielle des fonctionnaires chargés de faire appliquer la loi jusqu'aux années 1960 – à partir de J. Edgar Hoover – était la suivante : la Mafia était une néothéorie du complot, risible, une légende urbaine similaire au monstre du loch Ness. Les Américains réagissaient comme nous aujourd'hui si un de ces fonctionnaires se revendiquait *truther* (le 11-Septembre serait une vaste conspiration) ou *birther* (le fait d'être né hors des États-Unis serait un mal), ou comme s'il pensait que les francs-maçons manipulaient les ficelles des grands événements mondiaux. Bref, pour les Américains, vous étiez bien naïf, pour rester poli, de croire à ces pseudo-vérités.

Harry, lui, avait eu un aperçu en chair et en os de la Mafia. Il était convaincu que s'il remontait la piste de Big Mouth Sam aux mafiosos au-dessus de lui, et remontait la hiérarchie, il tomberait sur une gigantesque toile, et qui sait, un «gouvernement invisible à l'échelle mondiale» dirigeant secrètement le cours de l'histoire. Il se mit à rassembler tout ce qu'il trouvait sur la Mafia, peu importe que la source fût modeste ou triviale. Il repérait de brefs récits dans les revues *pulp* et les classait soigneusement car un jour, se disait-il, ces informations lui seraient utiles.

LA MAIN NOIRE

1914 : à peine la Première Guerre mondiale fut déclarée, Harry se porta volontaire. Hélas il avait perdu un œil – son frère lui avait balancé une pierre des années plus tôt – et il fut réformé. Mais comme il parlait couramment l'allemand, on lui proposa un poste d'agent diplomatique en Europe, et peu après il embarqua pour Londres. De là il fila à Hambourg et à La Haye, où sa mission consistait à soutirer des renseignements aux diplomates en place et à s'occuper des Américains qui posaient problème. On lui confia plusieurs matelots héroïnomanes libérés de leurs obligations qu'il fut chargé de renvoyer chez eux en bateau. Il vit leurs visages creusés, comme des masques mortuaires, et il comprit que la terreur et la haine qu'il avait éprouvées quand il était petit n'avaient jamais vraiment disparu, au contraire ces sentiments s'accroissaient. Il se jura de mettre fin au poison de la dépendance.

À la fin de la guerre, Harry fut chargé d'une mission plus importante : transmettre un message au Kaiser vaincu. Plus tard il raconta qu'il fut envoyé dans la petite ville hollandaise d'Amerongen, où le Kaiser était détenu, enfermé dans un château et prêt à abdiquer. Il devait se faire passer pour un fonctionnaire allemand et transmettre un message de la part du président Woodrow Wilson : n'abdiquez pas. Les États-Unis voulaient que le Kaiser conserve le trône impérial afin de prévenir les risques de « révolution, de grèves et de chaos ».

Les gardiens de l'entrée du château, hollandais, demandèrent à Harry sa lettre d'accréditation. « Montrez-moi la vôtre », répondit-il aussi sec en allemand. Impressionnés, les gardiens le prirent pour un des hommes du Kaiser et l'autorisèrent à entrer.

Anslinger réussit à transmettre le message, mais trop tard. La décision était prise. Le Kaiser abdiqua. Toute sa vie, Anslinger le regrettera : s'il avait pu faire passer la requête du président plus tôt, « une paix honorable aurait pu être signée, on aurait évité que Hitler accède au pouvoir et qu'une seconde guerre éclate ». Pour la première fois, Harry avait le sentiment que son intervention pouvait influencer sur le cours de l'histoire ; ce ne serait pas la dernière.

La Grande Guerre s'achevait, l'Europe était ravagée. « Le spectacle d'une grande ville en ruine, sans la moindre bâtisse debout, provoque une impression difficile à décrire », écrit-il dans son

journal. Il vit des ponts bombardés, réduits en miettes, des usines entièrement détruites, privées de leurs machines qui avaient été arrachées et abandonnées le long des rues, comme les fantômes métalliques d'un temps révolu, et partout, d'énormes trous d'obus et des kilomètres de fils barbelés.

Mais ce qui le choqua plus encore que ce paysage apocalyptique, ce fut l'état de la population. Les gens avaient perdu toute notion d'ordre. Des habitants affamés se battaient comme des chiens, il fallait faire intervenir la cavalerie, des rues entières étaient en feu. Un jour, il était dans le hall d'un hôtel à Berlin quand des révolutionnaires déboulèrent et tirèrent à la mitraillette. Il se retrouva avec du sang plein les mains. La civilisation, conclut-il dans ses notes, était aussi fragile que l'épouse du fermier qu'il avait entendue hurler à Altoona. Elle aussi pouvait s'effondrer. Harry Anslinger fut tellement traumatisé par ce qu'il avait vu que, jusqu'à la fin de ses jours, il vivrait dans la hantise de voir la société américaine s'écrouler aussi brusquement que la société européenne.

En 1926, Harry fut affecté aux Bahamas, loin de l'Europe en ruines. La prohibition battait son plein, mais les Américains continuaient à boire et les bootleggers cherchaient à écouler leur marchandise. Le whisky inondait les Bahamas. Harry était scandalisé. Les *bootleggers* venaient des Antilles et d'Amérique centrale, et ils étaient porteurs de «maladies contagieuses et répugnantes» qui pouvaient contaminer le moindre imbécile assez bête pour boire leur gnôle.

«Donnez-moi un flingue assez puissant pour que je descende tous ces bâtards», lança un jour un de ses collègues. Une envie partagée par Harry, qui annonça peu après à ses supérieurs qu'il n'y avait qu'une façon pour que la prohibition fonctionne: user de la force maximale. Envoyer la marine à la poursuite des contrebandiers le long des côtes de l'Amérique. Interdire la vente d'alcool à des fins médicales. Augmenter les peines de prison pour que tous les fournisseurs finissent sous les verrous. Déclarer la guerre à l'alcool jusqu'à ce que ce ne soit plus qu'un mauvais souvenir.

Quelques années plus tard à peine, Harry se retrouva directeur d'un Bureau à Washington. Comment gravit-il aussi vite les échelons? Difficile à dire, mais il fut sans doute aidé par son mariage

LA MAIN NOIRE

avec la jeune Martha Denniston, qui venait de la famille Mellon, une des plus riches dynasties américaines. Le secrétaire au département du Trésor, Andrew Mellon, était désormais un parent proche d'Harry, et le Bureau de la prohibition rattaché au Trésor.

* *

Le jour même où il prit ses fonctions à la tête du Bureau fédéral des narcotiques, Harry comprit que son poste était fragile. Éradiquer les drogues dures comme la cocaïne et l'héroïne, déclarées illégales en 1914, ne suffisait pas. Seule une infime partie de la population en consommait. Il ne ferait pas vivre un département entier sur ces miettes. Il avait besoin de plus.

À la même époque, Harry avait justement remarqué un certain nombre d'articles de journaux qui l'intriguaient. Le *New York Times* du 6 juillet 1927 titrait par exemple : UNE FAMILLE MEXICAINE DEVIENT FOLLE, avec un papier qui expliquait : « Une veuve et ses quatre enfants sont devenus fous après avoir consommé de la marijuana. Les médecins pensent que les enfants n'ont aucune chance d'être sauvés ; quant à la mère, elle sera folle toute sa vie. » En réalité, la mère en question n'ayant pas de quoi nourrir ses enfants, elle leur avait concocté un menu à base de plants de marijuana qu'elle faisait pousser dans son jardin. Rapidement, « les voisins, alertés par des rires hystériques, se sont précipités chez elle et ont découvert une famille entière en plein délire, complètement *high* ».

À l'origine, Harry avait exclu le cannabis de sa cible parce qu'il voulait se concentrer sur les drogues dures. Pour lui, le cannabis n'était pas addictif, et « il n'y a pas plus faux et absurde », écrivait-il, que de dire que la drogue douce incite à la violence.

Comme par magie, en vingt-quatre heures, il retourna sa veste et défendit la position inverse. Pourquoi ? Parce qu'il était persuadé que les deux catégories de population les plus redoutées des États-Unis – les immigrants mexicains et les Afro-Américains – consommaient beaucoup plus de cannabis que les Blancs, à tel point qu'il dressa un tableau cauchemardesque des conséquences devant la Commission des finances de la Chambre des représentants. On lui avait parlé, dit-il, d'« étudiants de couleur de l'université du

LE MONT RUSHMORE

Minnesota qui flirtaient avec des étudiantes blanches et les attendrissaient avec des histoires de persécutions raciales. Résultat, elles tombaient enceintes».

Plus déterminé que jamais, il envoya un courrier à trente chercheurs pour leur poser une série de questions sur la marijuana. Vingt-neuf lui rétorquèrent que ce serait une erreur de l'interdire, et que la presse véhiculait une image largement faussée. Anslinger préféra les ignorer et s'appuyer sur le trentième chercheur pour qui, en effet, la marijuana était une plaie qu'il fallait à tout prix éradiquer.

Harry lança alors une campagne d'information auprès du public sur les dangers de l'herbe. Vous commenciez par sombrer dans «une rage délirante», disait-il. Puis vous étiez en proie à des «rêves [...] de nature érotique». Enfin vous atteigniez le stade final et inévitable, la «folie». Vous pouviez parfaitement être *stoned* et vous précipiter dehors pour tuer quelqu'un sans avoir conscience d'avoir quitté la pièce où vous étiez, ajoutait-il, parce que la marijuana «transforme un homme en bête» ! Harry poussait le bouchon encore plus loin : «Si Frankenstein, monstre ignoble, se retrouvait face à face avec le monstre Marijuana, il tomberait raide mort, tétanisé par la peur.»

Peu après un médecin nommé Michael V. Ball prit contact avec Harry pour lui expliquer qu'il avait goûté au haschich quand il était étudiant et que ça l'avait juste un peu endormi. Il avait du mal à croire à tout ce qu'on disait sur le chanvre. Le cannabis pouvait rendre fou et ce de façon irréversible. Mais d'après les médecins, cela concernait les personnes qui avaient un trouble mental antérieur. Il proposait même à Harry de financer des études de laboratoire sérieuses qui permettrait de trancher et de connaître la vérité.

Anslinger lui répondit par une lettre très ferme. Non seulement «il n'y a pas lieu de temporiser face à la menace de la marijuana», écrivait-il, mais il ne financerait jamais de recherche scientifique indépendante.

Pendant des années Harry Anslinger a été approché par des médecins qui avaient la preuve qu'il se trompait, mais chaque fois il leur répondait sèchement qu'ils «s'aventuraient sur un terrain miné» et feraient mieux de se tenir à carreau. Pendant ce temps-

là, il envoyait des courriers à tous les commissaires de police du pays pour exiger qu'ils lui signalent des cas de meurtres dont les coupables avaient consommé de la marijuana – or les faits divers du genre ne manquaient pas.

En 1933, un drame particulièrement spectaculaire eut lieu et choqua toute l'Amérique. Victor Lacata, un jeune homme de 21 ans qui vivait en Floride et était connu pour être «équilibré et plutôt calme», le gendre idéal quoi, avait fumé du cannabis et son esprit avait vagabondé un peu trop loin : persuadé qu'il était poursuivi par des hommes qui voulaient lui arracher les bras, il avait pris une hache et décapité sa mère, son père, ses deux frères et sa sœur. Encouragée par Harry, la presse créa le buzz autour de ce drame. Désormais, dans l'inconscient collectif, si votre fils fumait, il risquait de vous découper en petits morceaux sans prévenir.

Précisons que Anslinger n'était pas à l'origine de ce raccourci qui traînait depuis la fin du XIX^e siècle au Mexique, où l'on disait que la marijuana rendait *loco*. Il n'était pas non plus le seul à exploiter ce mythe aux États-Unis : la presse était friande de ce genre d'histoires, en particulier les médias qui appartenaient à William Randolph Hearst. Mais Anslinger fut le premier à corroborer ce point de vue avec l'aide d'un Bureau gouvernemental. Le moindre fait divers du genre était validé par le gouvernement, et la nation entière y croyait. Harry les prévenait : derrière les volutes d'un joint, se planquaient des milliers de Victor Lacatas. La menace fonctionnait à plein régime. Les gens demandaient au Bureau fédéral des narcotiques de débloquer des fonds pour les sauver de cette menace. Le problème de Harry – la fragilité de son nouvel empire – s'éloignait petit à petit.

Des années plus tard, John Kaplan, professeur de droit, consulta le dossier médical de Victor Lacata. Les psychiatres qui l'avaient examiné avaient diagnostiqué chez lui une démence «chronique et aiguë». Plusieurs personnes de sa famille souffraient de troubles mentaux du même ordre – dont trois avaient été envoyés en asile – et la police avait essayé, un an avant la tuerie, de faire interner Lacata, mais ses parents tenaient à avoir leur fils chez eux. Les médecins jugeaient sa consommation de cannabis si insignifiante qu'elle n'était même pas mentionnée dans le dossier.

Peu importe, Anslinger tenait son histoire, et il fit une intervention radiophonique qui deviendra célèbre : « Parents, soyez vigilants ! Vos enfants [...] sont confrontés à un nouveau danger qui se présente sous la forme d'une cigarette de drogue, la marijuana. Les jeunes gens sont esclaves de cette substance addictive, jusqu'au moment où leur santé mentale se détériore, qu'ils deviennent fous et commettent des crimes violents, voire des meurtres. »

Quoi qu'on lui dise, Harry n'écoutait pas parce qu'il était habitué à ce que les gens lui rient aux nez, non seulement quand il parlait de cette herbe mystérieuse, mais d'un autre phénomène au moins aussi mystérieux : la Mafia. Tout le monde se fichait de lui quand il affirmait que la Mafia existait. « Vous avez des preuves ? » lui répondait-on avec mépris. Or, grâce à son réseau d'agents, il était sur le point de prouver qu'elle existait et qu'elle était beaucoup plus vaste que ce qu'on pensait.

Depuis qu'il avait découvert l'existence de la « Main noire », Harry avait construit un dossier informel qui contenait les noms et les coordonnées de 800 mafiosi opérant aux États-Unis. Régulièrement, il organisait des descentes prouvant qu'il avait vu juste, mais ses supérieurs refusaient de le croire et préféraient détourner le regard. Certains parce qu'ils étaient corrompus ; d'autres parce qu'ils n'avaient pas envie de rouvrir des dossiers et de se lancer dans une croisade laborieuse ; d'autres encore parce qu'ils avaient peur. Le jour où le chef de la police de La Nouvelle-Orléans, David Hennessy, commença à enquêter un peu trop sérieusement sur la Mafia, il fut assassiné.

Toutes ses intuitions étaient fondées, voilà ce qu'en conclut Anslinger. Il suffisait qu'il affronte les « experts » et se fie à son instinct jusqu'à ce qu'on reconnaisse qu'il avait raison.

Au milieu des années 1930, Anslinger décida de donner à sa campagne un nouveau ton. Les effets de la marijuana étaient d'autant plus terrifiants quand il s'agissait de Noirs, prétendait-il, car dès qu'ils avaient fumé, ils oubliaient toutes les barrières entre les races et leur attrait pour les femmes blanches n'avait plus de freins. Dans les années 1930 les gens parlaient de façon beaucoup plus crue que de nos jours, il n'empêche, les contemporains de Harry étaient choqués par la violence de ses propos. Un jour, par exemple,

LA MAIN NOIRE

un fonctionnaire découvrit dans un dossier qu'il faisait référence à un suspect en le traitant de « négro ». Joseph P. Guffey, sénateur de Pennsylvanie, État natal d'Anslinger, demanda sa démission. Plus tard, un de ses rares informateurs noirs, William B. Davis, se plaignit d'avoir été qualifié de « négro » par un collègue : Harry le vira.

C'était sa méthode face aux critiques. L'American Medical Association publia un rapport qui invalidait ses affirmations les plus excessives : il annonça que le moindre de ses agents surpris avec un exemplaire du rapport serait saqué sur-le-champ. Puis il apprit qu'un professeur de sociologie nommé Alfred Lindesmith défendait l'idée que les drogués devaient être soignés avec attention et compassion : il ordonna à ses équipes de mentir auprès de son université en disant qu'il était lié à une « organisation criminelle », il mit Lindesmith sur écoute et il envoya des hommes lui ordonner de la boucler.

Harry ne pouvait pas contrôler le flot de drogues en circulation, mais il était en train de découvrir qu'il pouvait contrôler le flot des idées en circulation. Malheureusement, les chercheurs n'étaient pas les seuls qu'il fallait réduire au silence...

**

La lecture du journal de Harry montre clairement qu'il était obnubilé par Billie Holiday, mais en lisant ses écrits dans les archives de l'université de Penn State, j'étais persuadé que cette obsession cachait autre chose. J'ai donc enquêté pour retrouver toutes les personnes en vie ayant connu la chanteuse, notamment son filleul, Bevan Dufty, dont la mère croyait effectivement que Billie avait été tuée par le gouvernement. Bevan me proposa de jeter un œil aux notes griffonnées par sa mère à ce sujet. Il les gardait dans son grenier et ne les avait jamais dévoilées au public. Je les ai comparées avec les notes de Harry, avec ce que les amis de Billie m'avaient dit et avec les travaux de ses biographes. Petit à petit, l'histoire a pris une tournure plus limpide.

**

LE MONT RUSHMORE

Le jazz était l'antithèse de toutes les valeurs et principes de Harry Anslinger. C'est une musique improvisée, détendue, dont la forme est très libre. Une musique qui suit son propre rythme. Pire que tout, une musique de « métèques », composée d'échos européens, antillais et africains venus se marier sur les rives de l'Amérique. Pour Harry, c'était une pure anarchie de notes, une preuve supplémentaire de la récurrence de pulsions primitives tapies chez les Noirs. « On dirait des bruits de jungle en pleine nuit », écrivit-il dans un rapport interne. Dans un autre, il avertissait les siens que « des rites indécents et incroyablement anciens venus des Antilles sont ressuscités » par la musique d'un Noir. Ses agents écrivaient pour lui dire que « beaucoup de ces joueurs de jazz ont l'impression de jouer avec brio quand ils sont sous l'influence de la marijuana, mais ils finissent par perdre pied et par jouer affreusement mal ».

Ses hommes pensaient en effet que la marijuana ralentissait la perception du temps, ce qui expliquait l'étrangeté du jazz : les musiciens de jazz vivaient à un autre rythme, pas tout à fait humain. Pour Harry c'était une fois de plus la preuve que le cannabis rendait fou. Ainsi la chanson intitulée « *That Funny Reefer Man*^{*} », qui contient un vers disant « Il peut traverser l'océan quand il en a envie » : ses agents l'interprétaient au pied de la lettre...

Anslinger avait face à lui des musiciens célèbres, des artistes du niveau de Charlie Parker, Louis Armstrong ou Thelonious Monk. « Il ne rêvait que d'une chose », se souviendra le journaliste Larry Sloman, « les voir derrière les barreaux ». À tous les agents qu'il envoyait à leurs trousseaux, il ordonnait : « Merci de préparer tous les dossiers en cours concernant les musiciens qui violent les lois sur la marijuana. Nous organiserons une arrestation à l'échelle nationale en une seule journée. » Son conseil pour ce type de répression était toujours le même : « Soyez le premier à tirer. »

Comme il était prudent, il promit aux membres du Congrès que la répression ne toucherait « pas les bons musiciens, mais le genre musical appelé jazz ». Sauf que le jour où il décida de sévir, le monde du jazz eut une arme absolue : une solidarité sans faille.

* « Ce drôle d'homme au caban » ou « au pétard », *reefer* signifiant d'abord caban, puis pétard.

LA MAIN NOIRE

Ses équipes avaient un mal fou à trouver des mouchards. Chaque fois qu'un musicien était arrêté, ses copains se cotisaient pour le tirer d'affaire.

Le département du Trésor finit par dire à Anslinger qu'il perdait son temps à s'acharner contre une communauté qu'il n'arriverait jamais à diviser. Furieux, il décida de concentrer ses efforts sur une cible unique, celle qui fut sans doute la plus grande chanteuse de jazz du monde.

*
*

Billie Holiday est née quelques mois après la loi Harrison, soit la première loi réglementant l'usage de la cocaïne et de l'héroïne. Cette loi sera sa jumelle maléfique tout au long de sa courte vie. Peu après sa naissance, sa mère, Sadie, âgée de 19 ans, commença à se prostituer. Son père, âgé de 17 ans, avait disparu. Il mourra de pneumonie dans le Sud faute d'avoir réussi à trouver un hôpital acceptant de soigner un Noir.

Billie vécut l'éducation de la rue à Baltimore. La ville était alors la dernière des États-Unis à ne pas avoir de réseau d'égouts, si bien qu'elle passa son enfance dans les nuages de fumée pestilentiels s'élevant de la merde qui brûlait en permanence. Elle habitait dans un taudis glacial connu sous le nom de Pigtown, où la plupart des gens vivaient dans des espèces de huttes, et tous les jours, elle allait faire la toilette de sa grand-mère qui lui racontait les histoires de sa jeunesse, à l'époque où elle était esclave dans une plantation en Virginie.

Très vite Billie découvrit que de nombreux lieux lui étaient interdits parce qu'elle était noire. Sauf un magasin de hot-dogs qui l'autorisait à entrer si personne ne regardait, mais qui la jetait si elle insistait pour manger au chaud – au cas où elle serait vue. D'instinct elle comprit que c'était injuste et elle s'était promis de faire bouger les choses : « Un jour j'ai décidé que je n'allais pas me plier à dire ou faire quelque chose sauf si cela venait de moi. Pas de "s'il vous plaît, monsieur", pas de "merci, madame". Rien. Sauf si je le voulais. Il faut être pauvre et noir pour savoir le nombre de fois où les autres vous donnent des coups quand vous faites un truc aussi

LE MONT RUSHMORE

simple que ça.» Cette promesse allait devenir le fil directeur de sa vie – et de son attitude vis-à-vis de Harry.

Billie avait 10 ans quand un de ses voisins, un homme d'une quarantaine d'années appelé Wilbert Rich, débarqua en lui expliquant qu'il venait la récupérer de la part de sa mère. Il l'emmena dans une maison et lui demanda d'attendre. Elle s'assit, attendit, mais en vain. La nuit tombant, elle avait sommeil. Il lui proposa un lit. Elle s'allongea, il la plaqua sur place et la viola.

Elle se défendit en le griffant et en hurlant à l'aide, et quelqu'un l'avait entendu puisque la police finit par arriver. Les officiers avaient déjà leur version des faits : Billie était une jeune prostituée qui avait piégé ce pauvre bougre. Elle passa deux jours sous les verrous. Quelques mois plus tard, William Rich fut condamné à trois mois de prison. Billie, à un an dans une maison de redressement.

Les religieuses qui dirigeaient cette maison entourée de hauts murs dévisagèrent longuement la fillette avant de conclure qu'elle devait être mauvaise et méritait d'être soumise à une discipline de fer. Billie leur crachait au visage toutes leurs tentatives de contrôle, si bien qu'un jour elles décidèrent de lui « donner une bonne leçon ». Elles l'enfermèrent une nuit entière dans une salle vide où gisait un cadavre. La fillette frappa contre les portes jusqu'à ce que ses mains soient en sang, mais personne ne vint.

Quand elle s'échappa, Billie profita pour échapper aussi à Baltimore. Elle n'avait qu'une idée en tête, retrouver sa mère, qu'on avait vue pour la dernière fois à Harlem. Quand le bus la déposa, dans un froid glacial, et elle se rendit à l'adresse qu'on lui avait donnée, un bordel. Sa mère y vivait et y travaillait pour des clopinettes, et était bien incapable de garder sa fille ici. Billie se fit rapidement virer sans ménagement. Elle était tellement affamée que le seul fait de respirer lui déchirait les poumons. La seule solution qui s'imposait à Billie ? Accepter l'offre d'une Madame qui lui proposait 50 % du prix de la passe. Elle avait 14 ans.

Très vite, elle eut un mac. Un gangster au rabais, violent et vulgaire, qui s'appelait Louis McKay, qui aimait bien lui fêler les côtes et la frapper jusqu'au sang.

Plus tard – et c'est encore plus déterminant pour le destin de Billie –, McKay fera la connaissance de Harry Anslinger et travaillera